

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 30

Artikel: Au courant de la plume
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205224>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LES « SALUTS » DE M^{me} PINCLET

JE dirai tout d'abord que M^{me} Pincler est l'honorables épouse de ce M. Pincler, dont je vous ai parlé il y a quelques mois. Vous vous en doutiez ? Tant mieux. Votre attente ainsi n'a point été déçue et j'en suis on ne peut plus satisfait. M^{me} Pincler est d'origine anglaise, mais son éducation s'est parachevée à Lausanne où M. Pincler fit sa connaissance il y a quelque trente ans, alors que cette jeune fille était en pension dans la dite ville. Le mariage subséquent et conséquent à cette rencontre fut la joie des deux familles, miss ayant quelques mille livres de rente et M. Pincler à peu près autant. L'association des capitaux fructua. Aujourd'hui M^{me} Pincler occupe dans la société une place très en vue et, comme son mari, elle en a profité pour adopter en matière de salutations un petit code éminemment pratique et distingué.

*

M^{me} Pincler se base, en général, sur la valeur morale et sociale des personnes rencontrées. Elle ne se soucie guère de ce qu'elles « valent » au point de vue argent — c'est affaire à ces messieurs — mais elle est méticuleuse en ce qui concerne la vie privée et les origines de ses connaissances.

En général, et pour les dames qui lui demeurent étrangères, malgré une présentation préalable et quelques banalités échangées dans le monde mondain, M^{me} Pincler salue d'un petit mouvement de tête raide, automatique, un mouvement de tête britannique. Elle n'accompagne ce signe d'aucun sourire, à moins qu'elle ne réponde au salut respectueux d'une jeune fille. M^{me} Pincler sait mettre dans cette politesse une nuance significative : « Jusqu'à plus ample informé, madame, restons sur nos positions ». C'est un salut parcimonieux.

Au degré suivant sur l'échelle graduée de ses qualités, M^{me} Pincler a placé l'inclinaison de tête moins saccadée, avec un regard favorable, mais bref. Ce n'est point encore là le salut d'égal à égal, ni familier, mais il marque pour la personne ainsi ignorée, un « soupçon » d'estime. Il diminue un peu les distances, sans cependant encourager à un abord ou à une visite. C'est correct, rien de plus. Et M^{me} Pincler réserve ce salut, ni chair, ni poisson, aux femmes de quelques petits banquiers, aux filles de négociants, aux petites bourgeois... A celles, en un mot, que l'on ne peut dédaigner, mais avec lesquelles une familiarité plus grande serait inoppor-tune.

Les femmes des confrères — bien cotés en finance — de M. Pincler, ont droit évidemment une considération plus marquée, le sourire largit — M^{me} Pincler a un râtelier qui lui permet d'ouvrir la bouche sans craindre de déso-ligner personne, — la nuque s'humanise, la révérence est plus gracieuse, plus lente, aussi faut placer au même rang les personnes haut-placées que M^{me} Pincler connaît à peine, mais qu'elle affecte de connaître mieux, une nuance

très fine de respect voile alors la familiarité du salut.

Enfin — je passe quelques degrés intermédiaires dont les singularités se bornent à de minutieuses questions de durée, de sourire, de grâce qu'on remarque aisément, mais dont la description est impossible — enfin, dis-je, M^{me} Pincler possède quelques amies, anciennes camarades de pensionnat, pour lesquelles elle conserve une certaine amabilité. Je ne parle pas des amies aristocratiques, qu'elle n'aurait garde d'oublier, mais des plus modestes envers lesquelles M^{me} Pincler manifeste une agréable condescendance, un intérêt protecteur dont elles sentent toutes le prix et qui les touche infiniment, à ce que croit M^{me} Pincler. D'ailleurs, elle s'excuse de cette faiblesse, et elle l'explique : des souvenirs d'enfance, une vie commune autrefois, des personnes respectables, quoique peu fortunées, etc., etc. Inutile d'ajouter que M^{me} Pincler n'invite pas à ses five o'clock ces « souvenirs d'enfance », à moins qu'un talent quelconque, musical, par exemple, ne légitime la présence et n'embellisse la réunion. Les saluts de M^{me} Pincler, pour ces personnes, tombent de haut et s'évanouissent en tombant comme les bulles de savon de nos gosses.

M^{me} Pincler ne salue jamais les fournisseurs, et cette abstention lui est facile, car elle feint de les ignorer. Sa démarche est si majestueuse, sa tête si roide, son regard si indifférent — toujours fixé à quinze pas en avant, comme celui des recrues — que les petites gens n'osent interrompre une telle dignité par un coup de chapeau, même bien humble. En revanche, et à l'imitation de son auguste époux, elle salue les bonnes de ses amies :

— Bonjour, Bertha ; bonjour, Louise ; bonjour, Julie.

Mais comme ces filles accompagnent en général leurs maîtresses, ou promènent des bébés auxquels M^{me} Pincler fait risette, ces « bonjours » se perdent dans les banalités courantes et ne la gênent en rien.

LE GRINCHEUX.

Au restaurant. — Après s'être consciencieusement escrimé sur un morceau de viande plus résistant que le marbre, un client appelle le garçon :

— Dites-moi, votre bifteck, c'est du vulgaire cuir.

— Pour le prix, M'sieu ne prétend pas qu'on lui serve du cuir de Russie.

Choix d'une vocation. — Un père de famille avait un fils en âge de choisir une vocation.

Afin d'être fixé sur les penchants de son héritier, le père l'enferma dans une chambre, avec une bible, une pomme et un louis.

S'il retrouvait le jeune homme lisant la bible, il en ferait un pasteur ; s'il mangeait la pomme, il le voudrait à l'agriculture ; si son attention s'était fixée sur le louis d'or, c'est à la banque qu'il le destinerait.

Quand il revint, il trouva son fils assis sur la

bible, mangeant la pomme et ayant mis le louis dans sa poche.

Alors, sans hésitation, le père lança le jeune homme dans la politique.

AU COURANT DE LA PLUME

Le comte Féodor Golowkin, de l'illustre maison russe des comtes Golowkin, que l'impératrice Catherine, admiratrice de sa grâce et de ses talents, avait marqué de faveurs toutes particulières, se fixa dans ses dernières années à Lausanne, où il mourut, on le sait, en 1823.

Il est l'auteur de plusieurs écrits fort remarquables, entre autres d'un volume : « Lettres diverses recueillies en Suisse », qui sont pour nous des plus intéressantes.

Durant son séjour dans le canton de Vaud, où il se plaisait beaucoup, il fut en relations étroites avec plusieurs d'entre les familles et les hommes les plus marquants de notre pays, à cette époque.

Au nombre de ses correspondants était M. Nicolas Châtelain, beau-frère de M^{me} Eynard-Châtelain, et qui habita Vevey, puis Rolle, dont il reçut la bourgeoisie d'honneur. C'était un esprit très cultivé, très ouvert, et animé d'un chaud libéralisme.

Le comte Golowkin et M. Châtelain entretinrent une correspondance suivie. Voici quelques extraits des lettres du comte, qui témoignent bien de l'originalité de son esprit.

Petites et grandes villes.

Dans une lettre écrite de Paris, le 22 février 1809 :

« ... On est à Lausanne un peu plus gai qu'à Rolle, mais la nuance me paraît bien faible, et à quelques scandales près, à quelques médisances qui en sont la suite nécessaire, je ne sais trop de quelle côté faire pencher la balance.

» Le malheur, ou pour mieux dire, l'inconvénient des petites villes git dans le manque d'objets de réflexion et de sujets de conversation.

» Il y a telle personne à Paris qui voit moins de monde qu'elle n'en verrait à Vevey, mais que de choses à discuter et quelles semences les événements jettent sans cesse dans le discours. Voilà proprement le grand charme des grandes villes et des capitales.

» Un grand homme, une cour, les intérêts qui la partagent, les spectacles, les lettres, les arts, les crimes, même, qui, pour percer, ont besoin d'une sorte d'intérêt, tout cela maintient l'esprit dans son activité, donne du mouvement aux pensées et des fleurs à la conversation. Un bon mot, une pensée heureuse vous met en rapport avec le public, et la grande parure de l'esprit vous fait connaître, comme les belles toilettes font distinguer une femme... »

Bourgeois de l'univers.

Lettre écrite de Lausanne, le 9 juillet 1813 :

« Vous voulez savoir pourquoi je ne me suis pas fait naturaliser en Suisse, dans ce canton de Vaud que je me fais gloire d'aimer. Mon amitié pour vous justifie votre curiosité et même l'autorise.

» Vous m'assurez qu'on serait bien aise de faire une si précieuse acquisition : plus tard je

répondrai aux compliments, établissons les faits. Il est de notoriété que j'ai eu, il y a quelque temps, le bonheur d'être utile à la commune de Monnaz. On a dit que les fils voulaient se montrer reconnaissants des services rendus aux pères, nous verrons : j'attends dans un respectueux silence qu'ils me donnent cette preuve de la bonté de leur cœur. Mais pour ce qui serait d'*empletter* jamais, dans aucun cas, une bourgeoisie helvétique à *beaux deniers comptants*, je vous dirai qu'étant décidé à borner ma postérité à mon individu, l'acquisition du bijou que vous me proposez ne saurait me convenir. J'ai appris, mon cher, à ne faire cas des choses qu'à proportion de leur *utilité réelle et progressive*. Toute ma conduite a été basée sur ce principe et le peu d'écrits que j'ai publiés n'a eu d'autre but. Mettez encore, je vous prie, sur vos tablettes au nombre de mes raisons (car elles abondent) que je ne me soucie d'appartenir à aucune portion de la terre plus particulièrement qu'à une autre : j'ai expérimenté que toutes avaient leur convenance et leurs désagréments.

Il est des gens qui ont arboré, on ne sait pourquoi, la bannière de la philanthropie ; je n'arbore rien, mais je suis philantropie de fait, et de même que le jardinier ne parcourt point ses espaliers sans avoir sa serpette à la main pour abattre le bois mort ou les branches gourmandes qui nuiraient à l'accroissement, de même j'exerce ma *haute justice* sur les bavards, les fainéants, les sots qui nuiraient à l'avancement de la civilisation.

Quant au reste de ma conduite générale à l'égard de ce pays-ci, mon plan a été uniforme, j'ai pris pour règle de me soutenir de mon mieux sur mes perfections individuelles sans rien demander au sort, de me laisser flotter tout doucement à l'aventure sans attendre quoi que ce soit de personne ; d'ambition, je ne saurais en avoir ; de place, lors même que je serais bourgeois des 22 cantons, je n'en puis postuler, quand ce ne serait que par la raison qu'on me les refuserait ; ils ne sont déjà que trop autour du gâteau qui est petit, mince et peu sucré. Puis un homme dont le grand-père a été chargé par lettres-patentes de Pierre-le-Grand de poser la première pierre à sa capitale de Saint-Pétersbourg, ne pourrait accepter à Lausanne d'emploi moindre que celui de marguillier de Saint-François ou de bedeau de l'Académie ; or il y a presse... »

La bienveillance.

Dans une lettre écrite de Lausanne, le 18 janvier 1818.
« ... Je ne dis nulle part que la bienveillance

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

Le garde-champêtre

Pochade enfantine en deux actes

PAR V. F.

PERSONNAGES :

Mme MICHU, marchande de primeurs (40 ans).
LE PÈRE MARS, garde-champêtre (52 ans).
Mlle SPITZIG, institutrice (28 ans).
JOSEPH FINOT, garçon jardinier (17 ans).
CÉLESTINE, servante (16 ans).

La scène représente une boutique de marchande de primeurs. Tablettes chargées de fruits, de fleurs, de légumes. A terre, bourriches, corbeilles pleines ou vides. A gauche, porte ouvrant sur l'arrière-boutique ; à droite, porte sur la rue.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

(Assise au milieu de sa boutique, Mme Michu est en train de râcler des carottes dont elle fait ensuite de petites bottes de quatre ou cinq.) Entre Mlle Spitzig.

Mlle SPITZIG. — Toujours à l'ouvrage, madame Michu ?

soit une vertu ni une qualité particulière ; je la fais voir comme le véhicule de toutes.

» Elle est la politique de la bonté, de la charité, de la clémence, de la miséricorde. Elle » est la douceur du fort, la force du faible, la » science de l'ignorant, le génie du simple. »

Une leçon de rapport. — Le petit-fils d'une illustre reine menait joyeuse vie. Il lui fallait souvent recourir à la faiblesse de sa grand'mère, qui ne savait rien lui refuser. Un jour, cependant, elle crut devoir remplacer l'allocation habituelle par une lettre de maternels reproches et de bons conseils.

Le jeune prince vendit à très bon compte l'autographe précieux à l'un de ses camarades et écrivit à sa grand'mère pour la remercier de sa « fructueuse » missive.

La preuve. — Le capitaine d'un navire dit au pilote — un Marseillais — qui le rentre au port.

— Surtout, de l'attention, de la prudence !

— Oh ! avec moi, capitaine, y a pas de danger.

— C'est qu'il y a beaucoup de rochers par ici ; les connaissez-vous bien ?

— Troun de l'air ! si ze les connais, les rochers, un vieux loup de mer comme moi !

Au même instant, craquement effroyable ; le navire venait de toucher.

— Té, capitaine, la preuve ! En voilà un !

LA TOR DE BABET

STOSSE sè passâve tot ao quemeincemeint dau monde, quaque teims aprî que Noë (pas ellique de Gravaux, ellique de la Bi-billa) l'avâi êtsappâ ão déludzo et que l'avâi einveintâ la vegne et lo vin câ l'avâi bu prau d'igüie quand l'étai dein l'artse et mîmameint attrapâ dâi mau de veintro de la mîtsance. Dan, lâi avâi dein lo mîndo, proutse dau Trontset, que crâio, six frâre qu'on lau desâi lè z'alleingâ. Ion s'appelâve *Capiano*, l'avâi 'na vetira de flutaine, étai on bocon tsecagnâre et po rein saillessai son couf ; l'autro, *Hans-Gotlièbe*, on milannu, étai têtu qu'on diabllio et adî ein nièze avoué son frâre *Anatole*, qu'étai on bocon gormand et prin-bet, avoué sè z'haillons ein finna matâre ; lo quatrième étai on franc coffo, mau vetu et s'appelâve *Pipopoloff* ; l'avant-derrâi, que l'avâi à nom *Godême*, sè crayâi que tota la terra l'étai à lî, sè bragâve dein sa zaka carrelâi. Ma fâi, *Jean-Louis*, lo derrâi, étai on crâno

Mme MICHU. — Faut bien... V'là les fêtes de l'An toutes proches. Ce n'est pas le moment de chômer. Et puis, le grand marché de demain me réclame.

Mlle SPITZIG. — Laissez-moi vous aider. (*Elle se met un tablier de Mme Michu et nettoie sans façons une provision de carottes.*)

Mme MICHU. — Vous êtes bien gentille, mademoiselle... Mais, votre école ?

Mlle SPITZIG. — Finie l'école !... pour huit jours du moins : nous sommes en vacances.

Mme MICHU. — Alors, puisque vous avez la bonté de me faire mes carottes, je vais m'occuper de mes navets. (*Elle arrange des bottes de raves. Se tournant vers la porte de l'arrière-boutique*) : Et les pommes de terre, Célestine, ça avance ?

LA VOIX DE CÉLESTINE (*lente et maussade*). — Oui madame, ça avance tout doucement.

Mme MICHU (*impatientée*). — Vous entendez cet emplâtre ! (*Contrefaisant le ton de Célestine*) : Oui, madame, ça avance tout doucement !... (*Re-prenant sa voix naturelle*) : Celle-là, quand elle se pressera, la lune aura quatre coins.

Mlle SPITZIG. — C'est pourtant une brave fille, et pas sotte, non plus. A l'école, elle était presque toujours la première.

Mme MICHU. — Possible, mademoiselle, mais ici elle est la dernière des dernières... Je me demande si ce serait pas cet hurluberlu de Finot qui lui tournerait la boule ? Il me semble qu'on le voit bien souvent par ici depuis quelques jours.

corps, avoué sè man asse lardze qu'onna plliaqua à quegnu et sè tsausse de grisetta.

Vaité qu'op iâdzo, Anatole, lo prin-bet et lo babelliard, ie dit dinse à sè frâre :

— Mâ frâre, vo mè crâira se vo voliâ, mâ pâtsappa ão déludzo, se jamé revêgnâ, no faut no bâti onna granta tor, oncora pllie granta que lè niole, que l'aule tant que pllie amon que lè z'einludzo, et que lo coutset arrevâi justo ão nivô dau ciè.

— Va que sâi de, que sè desirant lè z'autro, l'è 'na boun'idée.

Et vaité mè six z'estafî que s'embreyant tant que vè Gauze et que quemeincant à maçouna, à reimbotsî que, ma fâi, ein houï dzo, la tor étai dza on pucheint bet amon. Sè redzoëssant de pouâi binstout betâ lo boquet.

Mâ lo bon Dieu n'étai pas conteint ; quand ie vâi ci commerce, sè dit dinse :

— Stau malebâogro ! mè rondzâi se voliant pas arrevâ tant que tsi mè. Adan, je voudran pe rein sè reintornâ. Mè faut absoluameint que lâi gravéyo !

Faut vo dere que, dein sti teims, lè dzein ie parlavânt ti la mîma leinga, que l'étai dan lo patois, la pe galéza de tote.

Tandu que lo bon Dieu sè crosâve la tifa pâ savâi quemet faillâi lau gravâ, vaité que rein contre lo diabllio et que lâi espllique que dinse et dinse, lè six gaillâ fabrèquâvant ellia granta tor, cein que faillâi que fasste !

— L'è bin facilo, lâi repont lo diabllio, laissim pâ fêre, sta vêprâ l'arant botsf lau commerce.

— Tè laisserâi fêre se te mè promet de ne rein lau fêre de mau, principalement à Jean Louis que l'è onna tant brâva dzein.

— Vo z'inquiétâ pas, lâi fâ lo diabllio que l'è tâi on malin greliet.

« Iô lo diabllio ne pâo rein, lo bon Dieu ne vâi gotta », que desant lè vîhio.

Dan, vaité que, tandu que noutrè six corps fasant la repousâe à mîdzo, lo diabllio dèchremvers leu, tot pllian, et ie lau betâ à tsacon oquie dein lo mor, ma pas à Jean-Louis, lo bon Dieu l'avâi dëfeindu. A Capiano, lâi eïnfate on par de macarounis ; à Hans-Gotlièbe, lâi eimpillie lo mor de fouëtre ; à Pipopoloff, de pudra gros quemet onna bomba ; à Godême, lâi eingsosalon mochi de tsé crûva et à Anatole lâi fâ sou on bocon de sucro que l'avâi met dessu on gotta d'absinthe.

Quand noutrè lulu sè reveillirant avoué l'mor plliein, l'asseyirant de dèvesâ patois que met devant, mâ pas moyan. Capiano n

Mlle SPITZIG. — Finot, le petit jardinier ?

Mme MICHU. — Oui, ce galopin.

Mlle SPITZIG. — Il a aussi été un de mes élèves.

Mme MICHU, ironique. — Ah ! ben, vous avez fait là un vrai chef-d'œuvre ! Je vous en félicite tout plein !

Mlle SPITZIG. — Ne le faites pas plus noir qu'il n'est : je le connais assez pour vous assurer que c'est un honnête garçon, peut-être un peu vif, un peu turbulent.... Passez-moi encore ces carottes.

Mme MICHU (*Lui tendant un panier de carottes*). — Un peu vif ! Mais c'est un diable ! Ça ne pense qu'à folâtrer, qu'à faire toute sorte de folies. Tenez, l'autre jour, il était monté sur mon grooyer et croassait si bien que vous auriez juré entendre les corbeaux.

Mlle SPITZIG. — S'il ne fait pas d'autres tours, on ne saurait vraiment lui en vouloir...

Mme MICHU. — Non, mais en attendant, il manque je ne sais quoi avec cette cruche de Célestine.

Mlle SPITZIG. — Je serai bien étonnée si Célestine se prêta à quelque sottise ; mais, si vous le vouliez, j'essayerai de percer ce mystère.

Mme MICHU. — C'est cela. En attendant, je vais porter ces choux à la bouchère... Personne ne viendra vous déranger ici, puisque nous avons tiré les volets, et si quelque client attardé arrivait quand même, vous appelleriez Célestine... (*Elle s'éloigne son panier de choux au bras*).

Mlle SPITZIG (*courant après elle*). — Dites don